

LES SANS-MOTS

Olivier MAVRÉ*

Quelque chose de plus fort que la douleur fait trembler mes doigts. « Je crois qu'il est deux heures un quart et ma mort est pour demain soir. » Par-delà mes engelures, une immense joie se niche au sein de cette idée. Quelle sensation sans dénivelés, en plein à-pic de mes espérances !

Enfin.

Mes articulations en paniquent, donnant presque vie à mon aiguille. Le fil passe en dansant, faisant s'épanouir les pleins et les déliés hors de leurs certitudes scolaires. De l'encolure au biais de la manche : la couture de cette blouse sera un échec flagrant. Je plains l'ouvrier à qui elle sera distribuée.

Seul trouble réel et qui grève mon plaisir : l'incertitude du décompte exact se révèle bien pire que l'horizon qu'on m'annonce. Je voudrais pouvoir emballer la machine. Depuis plusieurs années déjà, je suis en excès de temps. J'aurais dû mourir plus tôt, c'est le système qui me maintient artificiellement, en me donnant la nourriture à laquelle les autres n'auront jamais accès. À moins que cela aussi ne fasse partie de la punition ?

* Olivier Mavré enseigne la production 3D à L'Institut supérieur des Arts appliqués à Paris, il est l'auteur de *Mémoire vive*, recueil policier métissé de science-fiction (publié en autoédition).

Ce soir, comme tous les soirs, une fois mon labeur achevé, à notre petite unité de conception de bleus de travail, je retrouve ma cellule aux pierres durcies de gel. Pour la dernière fois.

Demain, jusqu'au soir, ce sont les vacances.

Il faudra bien, pourtant, que je repasse à mon poste de travail, pour une dernière couture.

Ils n'auront pas le cœur de m'enlever ça. Plutôt, ils se diront *regardez le bel exemple pour nos autres prisonniers !* Et ils riront. Et moi aussi, je me fendrai la poire, bien grand. Mais pas avec eux, pas dans leur cadence, non. J'aurai mon rythme et mes raisons. Ils ne peuvent pas récupérer ça de moi. Ils ont déjà trop volé.

Pourtant, ils m'aiment bien, nos matons. Je ne fais pas d'histoire, pas de politique. Impossible de retrouver sur moi des tracts subversifs, de m'entendre prononcer le nom de Qīyìzhè¹ ou le titre d'une de ses leçons. De toute façon, ils savent que je suis un sans-mots, un illettré.

Il faut dire qu'enfant l'école nous était interdite. Quel meilleur moyen pour nous inciter à y pénétrer, ne fût-ce que pour y chaparder un bout de pain ou une craie qu'on irait balancer sur la tronche des mômes des cadres du parti ?

Avec mes copains, on avait pris l'habitude de visiter les classes pendant leurs récréations, pour grappiller le quignon de cette vie qu'on nous volait. On était rapides et malins. Pourtant, un jour, je me suis fait avoir. Pris, piégé par une bande de gamins et leur maîtresse qui rentraient, la bouche en cœur, en plein milieu de notre maraude.

Les autres se sont tirés sans demander leur reste. Moi ? Je ne sais pas ce qui m'a pris ! Je suis resté planté, là, à observer le débarquement des moufflets. Comme des agneaux, ils prenaient place, sans calculer ma tronche de pièce rapportée.

Quand j'ai repris ma jugeote, ils étaient tous posés, et la maîtresse me souriait, m'invitant d'un geste à les rejoindre. Au début, j'ai pensé qu'elle était aveugle ou un peu timbrée, mais qu'est-ce que vous voulez faire dans des cas comme ça ? J'ai fermé ma gueule et posé mon derrière sur une de leurs chaises.

Plus de six mois, j'y suis resté. À la cantine, ils me filaient les restes, c'était pas dégueu. Dans la classe, j'avais ma place. La maîtresse m'aimait bien, elle venait souvent me voir. Parfois, à la récré, y'avait même une fille qui me parlait, à moi, comme à un des leurs. J'avais jamais connu ça.

1 Qīyìzhè : rebel en chinois.

Alors, j'ai fait une connerie : je me suis pris au jeu. J'ai baissé ma garde et mon froc. J'ai même commencé à relever la tête et l'attitude, à placer ma voix au-dessus du bruit de fond où j'avais mes habitudes. Je suis devenu visible.

Bien sûr, quelqu'un l'a mal pris, alors, un jour, un type est venu nous voir. Mine de rien, il s'est mis à parler des traîtres, des sans-mots. De ceux qui refusaient de rester bien sagement à leur place, qui s'insinuaient dans la société alors qu'ils seraient bien mieux en prison.

Le préposé avait fini sa tirade. Il allait partir, lorsque la petite fille à qui j'avais confié mon histoire s'est levée.

Je ne lui en veux pas : elle voulait que je puisse rejoindre les miens. Les enfants sont incapables de concevoir l'atrocité. Savait-elle seulement le sens du mot *prison* ?

Ce soir, ils me donneront du lard. Après, ils vont me tuer. C'est comme ça que ça se passe : le dernier repas, puis la dernière lettre, la seule que j'aurai le droit d'envoyer vers l'extérieur en quinze ans. Est-ce une mauvaise blague, de filer du papier à un illettré ? Et pourquoi du lard ? Parce que les prisonniers crèvent de bouffer autre chose que de la soupe ?

Même pas.

Encore une fois, ils ne nous regardent que par rapport à eux-mêmes. Ce lard, c'est le leur. Nous, on n'y rêve même plus.

On serait plutôt du côté du porc. À l'autre bord de l'abattoir. À rêver que le boucher loupe sa découpe et que l'animal l'envoie valdinguer pour s'échapper vers un champ ou un truc comme ça.

Longtemps, j'ai redouté la faucheuse. Je ne voulais pas mourir avant que l'on ait inventé la liberté. Mais, aujourd'hui, l'état est vieux et ruiné. Qiyizhě a bien fait son travail. Ses tracts envoyés à tous ceux à qui on a refusé l'accès aux livres et qu'il a, de lettre en lettre, patiemment éduqué. Il a fallu plusieurs années avant que les premières révoltes éclatent, mais maintenant il ne se passe pas un jour sans que de nouvelles fissures apparaissent.

L'espoir est là.

Aujourd'hui, je peux le hurler. Je suis Qiyizhě. Depuis plus de dix ans, je couds mes textes dans les blouses qui sont remises aux ouvriers des mines et des usines. Combien ont été lavées avant qu'ils ne comprennent ? Qu'ils ne trouvent mon premier message ? Des dizaines, des centaines ? Aucune importance. Un jour, l'un d'eux a senti le papier sous l'étoffe et il a fait ce geste fou : déchirer le cadeau du parti pour y trouver mon tract.

Mais cette lettre, ma dernière, sera pour vous. Vous qui, lentement, m'avez appris à lire et, surtout, à écrire. Je peux enfin vous dire à quel point vos cours ont compté pour moi, pour nous tous. Les sans-mots.